

Un jeune homme anxieux...

Certes, 2005 sera l'année Sartre, avec le cortège d'hommages, de rééditions, de colloques, d'expositions que cet anniversaire suppose. Mais il ne faudra pas oublier de saluer également la mémoire d'un ami de l'auteur des *Mots* : son condisciple de *khâgne* Paul Nizan...

Avec les rééditions d'*Antoine Bloyé* (« Cahiers rouges », Grasset) et du *Cheval de Troie* (Imaginaire Gallimard), celle de la biographie de Pascal Ory nous rappelle à quel point Nizan mériterait lui aussi l'étiquette de « contemporain capital ». Essayiste, romancier, polémiste, critique, philosophe, militant communiste jusqu'en 1939 : voici le parcours exemplaire, par sa profonde intégrité et son questionnement incessant, d'un homme fauché par la guerre en pleine maturité intellectuelle.

Le texte de Pascal Ory, initialement paru en 1980, n'a pas trop mal vieilli. Bien que certains péchés de jeunesse y soient encore bien visibles et si, depuis vingt-cinq ans, de nombreux témoins ont disparu, on peut se fier au sérieux de l'historien pour reconstituer l'effervescence d'une époque : celle de cette génération protéiforme du début du XX^e siècle, qui verra éclore les talents de Raymond Aron, Malraux, Sartre, Simone de Beauvoir, Maurice de Gandillac, etc.

De ses premières activités de revue à vingt ans jusqu'à cette pénétrante approche du discours journalistique que constituent les *Chroniques de septembre* (alors qu'on ne parlait pas encore de « médiologie »), Nizan va déployer durant quinze ans une activité littéraire considérable, d'une remarquable qualité.

Inutile d'évoquer ici *Aden Arabie* (1931), l'essai qui consommera définitivement la rupture avec le monde bourgeois et dénoncera les mirages de l'exotisme ; *Antoine Bloyé* (1933), drame solitaire et « méticuleux d'un homme mutilé, stérilisé, réifié par le travail » ; *La Conspiration*, roman du désenchantement d'une génération, de ses éphémères révoltes et de ses impossibles révolutions... Pascal Ory livre à propos de ces textes, et de bien d'autres, des analyses d'une grande justesse, qui donneront à plus d'un l'envie de se plonger dans cette œuvre si dense, si riche.

Le parcours de Nizan est lui aussi parfaitement retracé, et l'on comprend mieux les choix de cet esprit exigeant et combatif, brièvement attiré par les faisceaux de Valois, puis rallié aux idéaux du communisme. Nizan se précipite alors dans l'action militante, fait le pèlerinage à Moscou, et, plutôt que de devenir un bolchevik mondain, préfère côtoyer la base en organisant des comités rouges en province, ce qui n'ira pas sans perturber sa carrière d'enseignant...



C'est peut-être quand il s'agit de vouloir nous convaincre à tout prix de la valeur humaine de Nizan qu'Ory échoue. Non pas qu'il maquille la réalité des faits, mais il emploie alors un style par trop lyrique et des effets de manche rhétoriques (questions oratoires, abus des tournures déictiques comme « voici » ou « contemplez », etc.) pour mettre en scène « l'homme Nizan ». *Ecce* l'intellectuel au combat, *ecce* l'amant fidèle, etc. Et un roulement de tambour menaçant semble gronder en continu au fil des pages comme pour préparer le lecteur à l'idée du destin tragique qui se noue sous ses yeux. Le biographe s'encombre là d'un pathos et d'une grandiloquence dont il aurait pu faire amplement l'économie et se débarrasser au moment de la relecture de son travail. Ce sera pour une troisième mouture...

Quoi qu'il en soit, on ne pourra pas reprocher à Ory de faire preuve de faiblesse dans la défense de son sujet. Car la reconnaissance posthume de Nizan n'a guère été facile. Dans l'avant dernier chapitre de l'ouvrage, Ory a par exemple très clairement mis en évidence le rôle joué par Aragon dans la campagne de dénigrement contre Nizan. Présenté dans la première édition du roman *Les Communistes* comme un traître au Parti, à la moralité plus que douteuse (quand on sait quel parangon de vertu était Aragon !), Nizan ne sortira véritablement de son purgatoire qu'après avoir été exhumé, dans les années 70, par des journalistes bien informés et des éditeurs aussi courageux que Maspero. Sartre ne lui fera quant à lui jamais défaut : sa préface à la réédition d'*Aden Arabie* reste un classique du genre, et jusqu'au bout, il s'attachera à défendre l'image injustement ternie de celui avec qui il avait arpenté si souvent les rues de Paris...

Toute l'œuvre de Nizan est désormais disponible, à part le manuscrit de ce qui devait être son dernier roman, *La Soirée à Somosierra*, enterré par l'un de ses camarades de combat quelque part dans le sud de la Belgique...Il existe même une société d'études niziennes. Rien de tel que de forger un adjectif sur le nom d'un écrivain pour le faire rentrer dans un cénotaphe bien propre, bien lisse. On se plaît malgré tout à essayer d'imaginer ce qu'aurait été la vie de ce bourreau de travail, si le 23 mai 1940 la trajectoire de certaine balle explosive avait dévié d'une dizaine de centimètres. Seuls demeurent l'image d'un jeune homme anxieux, qui se rongait perpétuellement les ongles et louchait dans l'autre sens que son ami Jean-Paul ; et enfin, et surtout, une quinzaine de livres, qui nous donnent, aujourd'hui plus que jamais, une grande leçon de lucidité.

Frédéric SAENEN

Pascal ORY, *Nizan, Destin d'un révolté*, Éditions Complexe, 2005.